Quelques vérités sur «la crise berbériste» et «l'Algérie algérienne»

Par Ouali Aït-Ahmed, ancien officier de l'ALN

Le monde vient de perdre, en la personne de Nelson Mandela, le dernier prodige qu'ait enfanté le XXe siècle. Il rejoint, de la sorte, deux autres monuments incommensurables que sont Abane Ramdane et le pasteur Martin Luther King, tous deux assassinés en pleine tourmente, le premier en décembre 1957 et le second en 1968. Chacun des trois aura travaillé pour forger et affûter les seuls éléments en mesure d'aboutir à une pleine et entière égalité des droits et des devoirs des citoyens de son pays.

D'aucuns se poseront des questions, somme toute légitimes, pour connaître et percer la trame d'une telle construction intellectuelle, d'autant plus que le titre de cet article peut paraître ne pas avoir de lien avec elle. La réponse est toute simple lorsque l'on sait que les trois personnages ont vécu, pratiquement, la même situation, à la seule différence que la tâche de Abane était encore plus ardue parce qu'il fallait livrer, à la fois, une guerre de libération contre l'occupant et réussir une révolution au sein du peuple, pour l'amener d'un très bas niveau socioculturel à un autre plus élevé, afin de faire face aux défis du siècle.

Sans nul doute que la philosophie et la pensée doctrinale pétries dans un foisonnement d'idées véhiculées par la proclamation du 1er Novembre, de l'«Appel aux intellectuels algériens», de l'«Appel à la grève des étudiants», du texte de l'hymne national *Qassaman*, de la plate-forme de la Soummam, ainsi que le crépitement des armes dans la Kabylie, l'Aurès, les monts de Chréa, Chenoua, le Dahra, l'Ouarsenis, Aït Snous, ont eu un écho sonore renvoyé par la Cordillère des Andes aux Etats-Unis d'Amérique et les Géants Castel en Afrique du Sud, pour parvenir, nullement évanescent, au cœur des villes des deux pays. Martin Luther King et Nelson Mandela ne tardaient pas à boire goulûment à la source vivifiante et limpide du FLN-ALN qui venait «d'acquérir le cerveau qui lui manquait» (voir rapport du colonel Shoën après l'interception du premier tract daté du 1er avril 1955), en la personne de Abane Ramdane. Son analyse profonde de la situation passée, présente et future, en donnant au peuplement d'origine européenne, qui a acquis honnêtement ses biens, les mêmes perspectives que pour les autochtones, a servi de ligne directrice à l'action du pasteur et de «Madiba» dans leur lutte contre la ségrégation raciale et l'apartheid.

Cette philosophie, à idées aussi nobles que généreuses, conçue par les «Six» et approfondie par Abane, trouva un sol meuble et productif aux Etats-Unis et en Afrique du Sud qui ont su mettre fin au chant des sirènes. Par contre, chez nous dans notre jeune et belle Algérie, dont la souveraineté a été arrachée de haute lutte par une génération exceptionnelle d'hommes et de femmes, ces mêmes idées nées des entrailles de nos héros meurent au pied d'une montagne de dogmes à stratifications archaïques, tout comme les vagues qui s'évanouissent au contact des rochers ou des plages.

Si nous avons gagné la guerre, la révolution nous a glissé des mains, avec la liquidation physique de Abane Ramdane, alors que le capital qu'il nous a légué est colossal. Son élimination le 27 décembre 1957 n'est que le deuxième acte d'une pièce de théâtre qui en compte deux, le premier s'étant déroulé en août 1957 avec l'abrogation des deux principes de la primauté du politique sur le militaire et de l'intérieur sur l'extérieur et sa rétrogradation au poste de responsable de l'information au sein du CCE alors qu'il en était le coordinateur.

Même mort, il continue à faire trembler ceux qui n'ont pas la conscience saine, lui dont la pensée et l'action exclusivement axées et orientées vers une Algérie algérienne, patrie de tous les Algériens sans distinction aucune de quelque bord que ce soit. Ajouter à l'Algérie un autre qualifiant qu'algérienne, c'est faire sortir le colonialisme français par la porte donnant pignon sur rue, et y faire entrer un nouveau par la porte du jardin, aussi pernicieux que le premier, car il anesthésie le cerveau. De par ses réflexions profondes, sa concision et son talent dans la formulation de ses idées, sa rigueur dans l'exécution des décisions prises collégialement, Abane ne pouvait que susciter rancune chez certains téléguidés par des forces occultes. Seuls des patriotes comme le commandant Ali Mendjeli pouvaient l'apprécier à sa juste valeur en proclamant, lors du 8e Congrès de l'ONM que «la nature n'enfante, par siècle, qu'un être de la stature de Abane».

Récemment encore, un quotidien national a publié, les 12 et 15 janvier 2014, deux articles résumant l'ouvrage de Ali Yahia Abdennour sur la crise dite «berbériste» de 1949, croyant en détenir «les vérités cinglantes d'un témoin du siècle»! Cela vient compléter la panoplie des armes des bourreaux du théoricien de la Révolution, ad et post mortem. Mais savent-ils que les héros ne meurent jamais ? Et Abane en est un et avec majuscule et lettres d'or.

En réalité «les vérités cinglantes» ne sont que des pétards mouillés, propres à faire fuir les moineaux et à amuser ceux qui acceptent le tout-venant, sans pouvoir le passer au crible de l'analyse. Les affabulations, les contradictions et les contre-vérités décelées suffisent, à elles-mêmes, pour discerner que l'auteur de l'ouvrage ne maîtrise nullement ni le thème traité ni les structures du FLN/ALN historique et encore moins la psychologie humaine. Jouant «gauche-droite» et du buste, l'auteur perd tout en voulant ratisser large auprès de deux courants de pensée dont le regard est rivé l'un sur les racines, l'autre sur les fruits de l'arbre, oubliant totalement son irrigation et sa taille d'éclaircie et de fructification pour d'opulentes et riches récoltes.

A la lecture des deux articles, l'on conclut que l'auteur de l'ouvrage ignore totalement et le fond de la crise dite «berbériste» et le fonctionnement des structures du FLN/ALN.

A défaut de faire découvrir au lectorat les couleurs vives d'une société en arc-en-ciel dont rêvait Abane, il lui mijote une cuisine pour lui faire avaler des couleuvres.

La première contradiction relevée se situe au niveau de la source de son information relative à la condamnation de Bennaï Ouali, dit si Ouali n'Sénior. Dans l'article du 12, il affirme détenir son information de Brahim Chergui, au square Bresson (Port- Saïd maintenant), alors que dans celui daté du 15, il souligne que c'était un des membres du CCE, en l'occurrence Benyoucef Benkhedda, qui l'aurait convoqué pour lui apprendre la nouvelle. D'autre part, la formule post-mortem, «dis à Abane, en creusant ma tombe…» qualifiée de «prémonitoire», n'est que du réchauffé, puisqu'elle est déjà utilisée dans les années 1970, après l'assassinat de Krim Belkacem, le signataire des Accords d'Evian. Pour l'auteur c'est une manière élégante de dire : «Chah ! Abane n'a eu que ce qu'il méritait.»

D'autre part, l'auteur de l'ouvrage prend les lecteurs pour des enfants de chœur pour croire à ce qu'il rapporte de la réaction de Bennaï Ouali qui «intègre la mort à sa vie» rappelant d'une façon étrange «la mort du loup» de Lamartine, niant totalement l'instinct de conservation chez tout être. Devant une réelle menace de mort, quand bien même il intègre la mort naturelle dans la vie, l'instinct de conservation est plus vif et plus fort que tous les autres sentiments.

Un éventail de trois choix s'offre à tout individu confronté à un danger : faire face, fuir ou composer. Or, Bennaï n'a cherché ni à voir les membres du CCE pour composer, ni à disparaître dans la nature en se fondant dans la foule des grandes cités d'Algérie ou d'ailleurs, ni à se défendre frontalement en se ralliant à l'ennemi pour combattre le FLN/ALN, avec des armes plus sophistiquées que celles dont disposaient ce dernier.

L'auteur est invité à plus de mesure et d'égard aux combattants de l'ALN en parlant des circonstances de l'assassinat de Bennaï Ouali, «par rafale dans le dos, le privant durant plusieurs jours de funérailles», laissant entendre par là que la courageuse population de Djemaâ-Saharidj était cloîtrée, supportant par là les odeurs nauséabondes d'un cadavre en putréfaction. La vérité est tout autre : la victime a été tuée d'une balle, par un de ses proches alors chef de groupe «commando» du secteur 2, Région 1, et ce, pour le motif d'avoir dit au chef de la région, qui le contacta pour son enrôlement, qu'il ne pouvait se «mettre» sous la coupe d'un «azguer» (bœuf).

Cette thèse n'est, donc, ni vraie ni vraisemblable. Elle n'est émise que pour épater un lectorat à majorité jeune qu'il croit dépourvu d'esprit critique. Il en est de même de la version donnée sur Ould Hamouda Amar et Aït-Menguellet M'barek, tous deux maquisards de la première heure. Tantôt il les traite de «berbéristes», tantôt de «messalistes» condamnés et assassinés en avril 1956, donc avant le Congrès de la Soummam, par «Krim, Mohammedi, Cheikh Amar et Ouamrane», dit-il. «On se demande ce que pouvait faire à Aït Ouabane, l'ancien chef de zone IV (devenue Wilaya IV)», alors que l'étau se resserrait avec le vote des pouvoirs spéciaux et «le dernier quart d'heure» de R. Lacoste.

Bennaï Ouali, Ould Hamouda Amar, Aït-Menguellet M'barek, Ferhat Ali dit Ali U Mahmud sont d'authentiques martyrs. Ils ont été liquidés, non pas pour leur «berbérisme», eux qui avaient «l'Algérie algérienne» dans leur cœur et dans leur esprit, mais par jalousie, ambition ou calculs politiques dans un climat ambiant et entretenu par les services secrets ennemis. Il en est, d'ailleurs, de même de Zaïdat, Hand, le seul et unique pivot de l'opération «Force K» ou «Oiseau bleu» qui a eu le bonheur ou le malheur d'accéder au grade de commandant. Cela ne pouvait que susciter des jalousies ! Mais y a-t-il des guerres propres à travers les temps et l'espace ? Aucune ! Ce qui est grave, ce n'est pas l'erreur elle-même, c'est le fait de persister dans l'erreur ou de ne pas en tirer des leçons. Et dans ce sens, qu'a fait M. Ali Yahia Abdennour pour ces authentiques patriotes et algérianistes de pensée et d'action pour les réhabiliter du temps où il était ministre d'Ahmed Ben Bella connu comme étant plus Arabe qu'Algérien. Rien, mille fois rien. Par contre, leurs compagnons d'armes, les maquisards l'ont fait avec honneur et gloire. Abane Ramdane, Larbi Ben M'hidi et leurs compagnons du CNRA et du CCE ont fait de l'algérianité leur cheval de bataille. Dans la plate-forme de la Soummam, il est souligné que «la Révolution algérienne n'est inféodée ni à Londres, ni à Washington, ni à Moscou et encore moins au Caire». N'est-ce pas là l'épine dorsale des revendications des algérianistes qu'on qualifiait de «berbéristes» en 1949 ? La devise «diviser pour régner» a fonctionné à merveille.

La publication d'une mise au point dans le quotidien *Alger Républicain* des 21 et 22 août 1949 ne pouvait que mettre de l'ordre dans les idées des uns, et jeter des troubles dans le cerveau des autres : Ferhat Ali, dit Ali U Mahmoud, a rétorqué, de son lit d'hôpital, aux jubilations des médias des colons français et de leurs acolytes que «le PPK (Parti du peuple kabyle)» n'a jamais existé et n'existera jamais.

L'Algérie ne sera ni arabe ni kabyle. Elle sera tout simplement «algérienne». N'est-ce pas le programme de Abane et du FLN-ALN ? L'action armée aidant, Abane a pu rallier à la cause les anciennes formations politiques ou culturelles, y compris des Algériens d'origine européenne, de confession chrétienne, judaïque ou purement athée. N'était-il pas le premier à contrecarrer le mot d'ordre des «messalistes» consistant à boycotter les commerçants mozabites installés à Alger ? N'était-ce pas lui qui a contacté, par l'intermédiaire de Amara Rachid, le grand poète et militant Moufdi Zakaria pour la composition de l'hymne national *Qassamen* qui est un chef d'œuvre en son genre et un hymne à la liberté par le don de soi pour que les survivants ne soient plus jugulés et asservis ?

Certes, dans le PV du Congrès de la Soummam, «les messalistes, les berbéristes et les collaborateurs» ont été mis à l'index. Mais si les «messalistes et autres collaborateurs ont été des données réelles sur le terrain, le «berbérisme» ne l'a été qu'à titre virtuel, du fait que Abane savait pertinemment que le concept, concocté dans les officines ennemies, dans le but de briser l'unité, était tombé caduc, depuis 1949.

Soutenir, aujourd'hui, le contraire, c'est justifier, en quelque sorte, l'assassinat de tels hommes de valeur, car durant les conflits armés la nature des combattants fait table rase des situations ambiguës : «Qui n'est pas avec moi est contre moi» ! N'étaient-ils pas les dignes relayeurs des fondateurs de l'ENA dans la prise de conscience pour l'unité de combat ? Aller à contre-courant de cette vérité première, c'est apporter de l'eau au moulin des historiens idéologues ou de certains qui se sentent plus Arabes qu'Algériens du seul fait qu'ils sont arabophones. La volonté des deux courants à ternir l'aura de Abane en justifiant, a posteriori, son assassinat, tout en aspirant à apaiser leur conscience qui ne cesse de les ronger, est manifeste.

Cette pierre qu'Ali Yahia Abdennour a jetée dans la mare était quelque peu prévisible. Ce n'est que la suite logique de ce qu'il a avancé, il y a trois ou quatre ans, en affirmant que la grève des Huit Jours (du 28 janvier au 4 février 1956) était un fiasco parce que longue par sa durée, alors que, lui, voulait la ramener à deux jours. Donc le CCE est visé dans son ensemble. Il oublie que la grève a bouleversé les données du problème algérien au palais de Manhattan (ONU) en détruisant la thèse coloniale qui disait que le peuple algérien ne suivait pas «les hors- la-loi». Mais était-il vraiment au contact des grands dirigeants de la Révolution ? Je ne le pense pas, puisqu'il ne figure pas sur la liste des membres du CNRA, alors qu'il dit avoir succédé à Aïssat Idir en juillet 1956. C'est le nom de ce dernier que l'on retrouve parmi les membres de cette instance à la fin des travaux du Congrès de la Soummam.

D'autre part, il est à souligner que contrairement à la version de l'auteur, Messali a fait un long séjour — 6 mois — avec Chakib Arslane en 1935 à Genève, à son retour de La Mecque et non après la Seconde Guerre mondiale, comme il le prétend. En outre, le «zaïm» n'a jamais évoqué «l'Algérie algérienne», le 2 août 1936, au stade des Anassers.

Une telle approche de faits événementiels s'inscrit sous l'angle des teneurs de chandeliers et d'encensoirs à Benjamin Stora qui pétrit, à sa convenance, l'histoire de notre Algérie une et indivisible. Au moins ce dernier a le mérite de déclarer récemment dans une de ses conférences tenues à Alger «être satisfait d'avoir été à l'origine de la réhabilitation officielle de Messali Hadj». N'est-ce pas là le vagissement des monstres dont a parlé Goya, lorsque la paresse tisse son cocon autour de la raison ? Je ne termine pas sans saluer chaleureusement ceux qui ont élaboré la nouvelle Constitution tunisienne, transcendant ainsi tous les clivages artificiels. Ils ont su engager un processus des plus sûrs pour l'unité du pays et la cohésion sociale, en transvasant la religion des structures de l'Etat au cœur du croyant, tout en affirmant que la majorité du peuple est musulmane. Le pollen abanien, tiré de «l'Algérie algérienne» chère à Bennaï, Ould Hamouda, Aït-Menguellet et Ferhat Ali, basé sur le principe de «l'Afrique aux Africains» de Massinissa, a fécondé les fleurs du printemps tunisien, d'autant plus qu'il y a égalité absolue des deux sexes, y compris dans les assemblées élues. Nous pouvons aller plus loin encore, en en cernant mieux les contours.

Pour cela un enseignement de qualité, unique et unifié doit être à la base de l'inversion des termes de l'équation «mort/vie» pour remettre la vie sur ses pieds et respecter ainsi l'ordre naturel des choses et cela s'assimile avec la langue maternelle où tout autre langue pour peu que le cordon ombilical s'alimente toujours de sa matrice.

O. A.-A.